

MARC TALLENDIER

MENACES À
RÉPÉTITION

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

ÉVELYNE BILLARD	JEAN-MARC JOULAUD
CLAUDE CHANTIER	DANIEL LAHAYE
MIREILLE CHRISTOPHE	JEAN-PIERRE MANET
ALAIN CLONROZIER	PATRICK MARX
PASCAL EXMELIN	CHRISTIAN MEERSSEMAN
MICHEL FARENG	CHRISTIAN MOREAU
JEAN-CHARLES GETZEL	MARIE MOREAU
JEAN GRIZEL	MICHEL MOREAU
PIERRE GRIZEL	PHILIPPE RICHARD
MICHÈLE HOUZE	ÉLISABETH ZEBOULON

Merci également à tous les anonymes

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-37916-461-3

Dépôt légal : octobre 2020

Vendredi 29 novembre

En quittant son bureau, Amélie a le cœur léger. La perspective des quelques jours de vacances qui commencent dès ce soir lui donne le sourire.

Son amie Sophie avec laquelle elle s'entraîne régulièrement au karaté a réservé quatre jours de stage pour elles deux.

Elle a décidé de prolonger cette escapade par une série de visites dans la région d'accueil.

Joyeuse et insouciante, elle traverse rapidement le hall d'entrée de l'immeuble du siège de la banque où elle exerce son métier de juriste au sein du service recouvrement contentieux.

Elle ne prête pas attention au colosse barbu qui dépose à l'accueil une enveloppe.

Avant de rejoindre le tramway qui va la ramener à son appartement, elle fait une halte au kiosque à journaux et achète une revue de mode.

Elle commence la lecture dans le wagon. L'homme qu'elle vient de croiser s'assied derrière elle.

Tout à la lecture de son magazine, intéressée par les dernières tendances du style sportwear, elle l'entend vaguement parler au téléphone, sans vraiment l'écouter.

« Oui, j'ai déposé la lettre. Maintenant, je vais vérifier si elle habite bien là où l'on pense... Je me demande si je ne l'ai pas croisée dans le hall de la banque... Oui, une grande blonde, très belle... Je te rappelle après avoir vérifié... »

Il la laisse passer devant lui en descendant du tram. Elle le remercie et ne s'aperçoit pas qu'il la suit.

Elle entre dans le hall de son immeuble, ouvre sa boîte à lettres et se dirige vers l'ascenseur.

Elle ne remarque pas l'homme qui l'épie.

Celui-ci agrippe son téléphone et dit :

« Oui, c'est bien son adresse, et je l'ai vue prendre son courrier et se rendre au dernier étage. Je reste pour capter le code d'accès de la porte... Oui, je fais attention à ne pas être vu... Non, je n'oublie pas d'aller voir si sa serrure semble crochetable facilement. »

Amélie entre chez elle, pose la revue sur la table du salon, se sert un verre de jus de fruits.

Machinalement, elle consulte le programme du stage où Sophie l'a suppliée de l'accompagner. Soudain, elle se demande si, par hasard, son amie ne les a pas inscrites auprès d'une officine louche cherchant à contourner l'interdiction des combats de Mix Martial Arts en France.

Elle n'imagine pas avoir été piégée par Sophie, bien qu'elle la sache intéressée par cette discipline qu'elle a découverte lors d'un stage aux États-Unis. Elle y a assisté à des combats et a réussi à participer à une séance d'entraînement suivie d'un match contre une Latino-Américaine. Sophie en garde un bon souvenir, même si in fine elle a perdu ce combat, après s'être bien défendue et avoir sérieusement mis son adversaire en difficulté.

Après un temps de méditation, Amélie décide d'aller courir quatre ou cinq kilomètres sur les berges de la Saône, tant pour chasser cette inquiétude que pour se maintenir en forme.

Elle remarque l'homme barbu qui s'éloigne en direction du tram, se demande furtivement où elle l'a déjà vu.

Elle ne l'entend pas faire son compte-rendu au téléphone.

« J'ai le code d'accès. La garce habite au dernier étage. Il n'y a pas d'autre appartement sur son palier. La serrure est un vieux modèle qui ne me résistera pas longtemps. J'ai le matériel nécessaire pour forcer ces antiquités. Quand tu le décideras, j'ouvrirai la porte et tes ordres seront exécutés scrupuleusement... »

Samedi 30 novembre

Alors qu'elle prépare ses bagages, Amélie se demande pourquoi elle a accepté d'accompagner Sophie à ces quelques jours de stage, qui finalement ne la tentent pas. Elle parcourt le programme et les recommandations vestimentaires. Les quatre jours sont réservés à des filles pratiquant déjà un sport de combat. Cela renforce l'inquiétude qui l'a traversée hier soir. Certes, l'équipe d'animation indique que cette formule est proposée à titre expérimental, mais Amélie est prise de doutes. Décidément, elle se dit qu'elle aurait dû questionner Sophie sur le détail du programme au lieu de lui faire confiance et d'accepter de la suivre. Elle ne peut s'empêcher de penser : « Qu'est-ce que je vais faire dans cette galère ? J'ai promis à Sophie d'être avec elle, trop vite probablement. J'aurais mieux fait de réfléchir avant de lui dire oui, par amitié. Mais maintenant, je ne peux pas revenir en arrière, je dois respecter ma parole. »

L'agenda alterne séances de musculation, entraînements en salle et en plein air. Il est demandé d'avoir au moins trois paires de chaussures : une propre, neuve si possible, qui sera réservée aux activités d'intérieur, et deux pour l'extérieur. Pour les entraînements, bien que la tenue soit laissée au choix des pratiquantes, survêtements ou joggings sont fortement préconisés.

Sophie et Amélie se sont connues il y a six ans, dans une compétition de karaté et sont devenues amies. Elles sont toutes deux de même niveau dans cette discipline, et depuis trois ans, s'entraînent dans le même club, une à deux fois par semaine. Amélie s'adonne en plus au jiu-jitsu tandis que Sophie est une adepte du judo.

En plus de ce qui lui semble nécessaire pour ces quatre jours bien spécifiques dans le Pas-de-Calais, Amélie prépare une autre valise. En effet, alors que Sophie a prévu de revenir à Lyon dès la fin du stage, le jeudi soir, Amélie s'est octroyé des jours supplémentaires, pris sur ses congés pour visiter la région.

Dimanche Premier décembre

De bonne heure, encore mal réveillée, Amélie hésite. Comment va-t-elle s'habiller, pour aller chercher Sophie et faire le trajet jusque dans le Pas-de-Calais ?

Si possible, elle pense rejoindre d'abord leur hôtel avant de se présenter au pot d'accueil des stagiaires, où les dernières précisions sur l'organisation des prochains jours seront communiquées.

Ce matin, il fait beau à Lyon, un peu frais, sans plus. Le soleil brille et réchauffe cette journée de fin d'automne.

Finalement, elle opte pour un pull rouge, un jean et un blouson assorti. Devant son placard à chaussures, elle tergiverse à nouveau : boots ou baskets ? Ces dernières l'emportent. Elle glisse dans sa valise les quatre autres paires dont elle dispose.

Cela devrait largement être suffisant. Aussi ne prend-elle pas les bottes qu'elle avait initialement pensé emmener. Elle saisit les clés de sa nouvelle voiture. Elle rêvait d'avoir un 4X4 pour rouler dans la montagne proche, et la semaine passée, elle a acheté une petite Jeep. Le garage lui a repris sa Peugeot 206, vieille de plus de dix ans et affichant 250 000 km au compteur, pour une somme modique, vu qu'elle va aller à la casse.

Lorsqu'elle arrive devant chez Sophie, celle-ci l'attend déjà dans la rue avec ses affaires. Rapidement, elles se font la bise et chargent les bagages dans le 4X4 d'Amélie. Sophie a revêtu un survêtement, pantalon noir, veste grise.

L'autoroute est dégagée. Le badge de télépéage émet son bip significatif lors du franchissement des barrières. Le bruit du moteur réjouit Amélie qui doit se refréner pour respecter la limite de vitesse. Après une pause-café dans la matinée et un repas vite avalé dans un fast-food, les deux amies

arrivent dans le Pas-de-Calais.

Amélie a roulé vite, et c'est en avance qu'elles se rendent à l'hôtel où elles ont réservé deux chambres, et déposent leurs bagages. Puis elles se dirigent vers le lieu du stage, un château sis à trois kilomètres de là. Il paraît perdu en pleine campagne. Une brume monte de la forêt avoisinante, donnant une ambiance féérique au site. Une double allée d'arbres mène au parking, situé face à l'entrée d'un édifice en briques rouges et blanches, agrandies sur un côté par un bloc de béton peint en blanc. À travers les vitres, on devine les sols couverts de tapis épais en matière souple d'une salle de sport et on aperçoit divers appareils de musculation et d'entraînement.

L'accueil est sympathique. La salle de réception paraît vaste et somptueuse, avec son parquet en chêne parfaitement entretenu, ses grandes fenêtres décorées d'embrases pourpres, ses lustres à pendentifs. Par l'une des fenêtres, à l'extrémité d'un petit jardin à la française, on aperçoit un chemin parsemé d'agrès, qui lui confèrent une allure de parcours de santé. Au fond de la salle, sur une nappe blanche, des jus de fruits et des petits fours attendent la fin des discours. Au pupitre, la directrice présente les intervenants, puis demande à chacune des participantes de venir très rapidement dire quelques mots. Elles exposent des motivations diverses, clairement, sans ambages. Amélie ne justifie sa présence que par le souhait d'accompagner son amie. En tout, elles sont douze, et pratiquent diverses disciplines. Elles viennent de plusieurs régions. Les deux Lyonnaises font connaissance d'une Bretonne, d'une Franc-Comtoise à l'accent marqué, d'une Alsacienne, d'une Limousine, d'une Tourangelle, d'une Normande, d'une Parisienne accompagnée de trois condisciples d'Île-de-France.

Sophie et Amélie seront seules dans leur hôtel, les autres ont choisi d'autres lieux d'hébergement.

Les présentations terminées, la responsable donne les consignes et recommandations pratiques. Puis elle fait visiter les locaux, avant de conduire les participantes autour du buffet. Celles-ci conviennent de poursuivre en prenant un verre en ville, pour finir de faire connaissance. La soirée se prolonge par des discussions autour de pizzas à la brasserie en face de la gare. Vers vingt-deux heures, elles regagnent leur hôtel, leur chambre d'hôte ou leur bungalow au camping.

Lundi 2 décembre

Dans la salle du petit-déjeuner, Amélie et Sophie ne passent pas inaperçues. L'allure sportive de ces deux grandes blondes est renforcée par leurs survêtements. Elles font mine de ne pas entendre les commentaires sexistes de la table d'à côté, occupée par trois hommes qu'elles imaginent être des VRP en manque d'aventures.

Une fois le petit-déjeuner pris, elles partent pour le château qu'elles ont découvert la veille.

Il fait froid ce matin-là. Un épais brouillard givrant limite la vision et la vitesse. Tout en conduisant prudemment sa Jeep, Amélie regrette de ne pas avoir consulté la météo : elle aurait probablement pris quelques vêtements plus chauds dans ses valises.

À l'arrivée, elles prennent possession de leurs vestiaires individuels.

Comme prévu, la matinée débute à neuf heures, par une photo de groupe, avant une séance de musculation effectuée assez facilement par chacune des douze participantes.

À neuf heures trente, Paul Mangin sort de son office, situé au troisième étage de l'immeuble du siège de la Banque Commerciale du Lyonnais. Le troisième étage abrite les services du recouvrement contentieux, des affaires spéciales et du secrétariat général.

Son bureau, une pièce en forme de L, vaste et spacieuse comme il sied à un directeur dans cette organisation très hiérarchisée, se trouve au fond du couloir. Lorsqu'il est assis à sa table de travail, Paul fait face à quatre fauteuils en cuir beige, accoudoirs en acajou. À droite, une demi-cloison permet d'accéder à une salle de réunion, équipée d'une table en verre et de dix chaises. La décoration est principalement composée de quelques tableaux d'art moderne, d'un bronze représentant la balance et le glaive, symbole de la justice, d'une vieille caisse enregistreuse et d'une coupelle de fleurs

fraîches. Celles-ci lui sont changées deux fois par semaine par un fleuriste sous contrat, ce qui confirme le statut de directeur de Paul.

En sortant de son antre, Paul Mangin passe devant la salle des archives et tourne à gauche vers les box des négociateurs chargés des litiges. Il délaisse les deux premiers, pour entrer dans le troisième. Celui-ci est inoccupé à cet instant-là. D'un regard circulaire, il observe le mobilier et la décoration : meubles métalliques gris, sièges rouges. Un ordinateur est posé sur le bureau, un petit vase avec des fleurs fanées semble vouloir lui faire contrepoint. Au mur, il remarque les deux gravures qui représentent respectivement une vue des Pyrénées et une de la dune du Pilat. Sur une desserte trônent une cafetière, un plateau et quatre tasses. Un chevalet indique : Amélie Vigne, chargée de négociations.

« Tiens se dit-il, elle n'est pas là, comment se fait-il ? »

Il ressort du bureau et entre dans celui d'à côté Catherine Larue, chargée de négociations. Immédiatement, il pense que le mobilier est identique, comme le veut le protocole de la banque. Toutefois, l'ordinateur est placé à droite du bureau et non à gauche comme dans celui de sa collègue. Les deux tableaux au mur sont différents, ils représentent une vue de New York et une de Londres. Des dossiers sont déposés sur l'armoire basse. Catherine lit un courrier posé sur son bureau, un stylo plume à la main. Elle est brune et il remarque une fois de plus ses magnifiques yeux noisette. Comme à l'habitude, elle a revêtu un tailleur noir avec un chemisier blanc. Personne dans la banque ne l'a jamais vue habillée autrement, quelle que soit la saison.

« Bonjour Catherine, Amélie n'est pas là ?

— Non, monsieur le directeur, elle est en congé.

— Pour toute la semaine ?

— Non, elle a pris une semaine et un jour, elle rentrera mardi de la semaine prochaine.

— Est-ce vous ou Monsieur Durand qui traiterez ses urgences ?

— C'est moi, monsieur. Vous souhaitez quelque chose de particulier ?

— J'aurais aimé avoir un point à date de l'évolution du dossier du groupe de sociétés des frères Ducourtin, des procédures en cours, et une actualisation du montant probable de notre perte.

— Je peux vous aider ?

— Non, tant pis cela attendra.

— Si c'est urgent, je peux regarder.

— Merci Catherine, mais vous avez sûrement d'autres choses à faire, je patienterai. Après tout, ce n'est pas à huit jours près. »

Il passe devant le bureau de monsieur Durand et ne peut s'empêcher de penser : encore six mois à devoir le supporter celui-là ! En effet, dans six

mois Émile Durand partira en retraite. Bien qu'il soit la mémoire vivante du service, ce sera un soulagement pour toute l'équipe de voir ce vieil acariâtre prendre le large. Il va falloir le remplacer. La Direction des Ressources humaines envisage une mutation interne d'un chargé de clientèle en difficulté face à la pression des objectifs commerciaux. Cela ne plait pas à Paul qui a déjà rencontré une assistante d'avocat. C'est Amélie qui lui a présenté cette amie, et tout de suite il a vu l'opportunité que représenterait l'intégration de cette jeune femme, déjà dotée d'une solide expérience et de connaissances juridiques éprouvées. Il va devoir faire une définition de poste bien précise de manière à ce que la DRH autorise un recrutement externe. Il soupire en pensant à la rigidité des procédures de la banque.

De retour dans son bureau, il commence à griffonner quelques lignes sur un bloc de brouillon, pour poser ses idées et faire en sorte que la définition de poste ne permette pas un reclassement interne.

Catherine se présente face à lui et d'une voix toute tremblante dit :

« Monsieur, je viens de recevoir le courrier d'Amélie.

— Oui, et alors qu'y-a-t-il de spécial ?

— Elle a reçu deux lettres anonymes de menaces.

— Montrez-les-moi, Catherine. »

La première est écrite à la main, avec probablement un vieux normographe pour ne pas trop trahir son auteur. Les lettres en capitale d'imprimerie s'appuient sur des lignes tracées au crayon à papier.

« Madame Vigne, cessez de nous harceler !

Votre banque a les moyens de nous oublier.

Si vous continuez, numérotez vos abattis, avec mes frères on vous violera avant de vous défigurer avec de l'acide. Dommage pour votre belle gueule...

Alors à bon entendeur... »

Paul pose la lettre sur son bureau et déclare : « C'est court, mais explicite ».

Catherine lui tend la seconde lettre, imprimée sur un papier glacé, probablement du papier photo :

« Celle-là, c'est pire ! »

Dans le coin à gauche, une photo de cimetière.

« Espèce de putain de saloperie aux ordres du grand capital, voilà ce

qui t'attend si tu continues à obéir à tes chefs, en envoyant tes huissiers saisir nos biens. T'es encore jeune et belle, ce serait idiot de finir ainsi trop vite avant l'âge. »

Paul pousse un long soupir.

« Merci Catherine, j'espère que ce n'est que de l'intimidation. Je vais les donner à Émile Durand pour qu'il s'en occupe. »

Paul hésite une seconde, fait-il venir Émile ou va-t-il le voir ? Il y a quelques jours qu'il n'est pas entré dans son bureau transformé en capharnaüm. La curiosité l'animant, il se lève et se dirige vers l'office de monsieur Durand.

Comme d'habitude, la porte est fermée. Sur celle-ci est indiquée : Émile Durand, juriste spécialisé, contentieux et relations interbancaires.

Lorsque l'étage a été doté d'un nouveau mobilier, Émile Durand a refusé de rentrer dans l'uniformisation des meubles métalliques gris et des sièges en tissu rouge. Après d'âpres discussions, il a obtenu le droit de conserver son bureau ministre en chêne clair et ses fauteuils en bois, style western.

La vue, en ouvrant la porte, est impressionnante. La tête partiellement dégarnie d'Émile pointe au-dessus d'une pile de dossiers, elle-même encadrée par deux murs de chemises à sangles empilées de part et d'autre.

Derrière lui, des placards entrouverts regorgent de boîtes de couleurs. Paul pense que décidément Émile Durand, coincé entre ses archives, avec sa cravate émergeant de son pull en V, représente la caricature du clerc de notaire de Province du dix-neuvième siècle.

« Bonjour Monsieur Durand, Amélie a reçu deux lettres anonymes de menaces.

— Ah ! Il y avait longtemps qu'on n'en avait pas eu, au moins deux ans. Je crois que les dernières ont été reçues juste avant votre prise de fonction.

— Est-ce que ce sont les premières pour Amélie ?

— Oui. Donnez-moi ça. Comme d'habitude, je vais déposer une plainte auprès du procureur, et comme d'habitude cela ne servira à rien, mais c'est la procédure...

— Quel optimisme ! soupire Paul.

— Non, le fruit de mon expérience.

— Voilà les deux lettres.

— Hum, celle-ci avec le cimetière, je crois qu'on l'a déjà eue mot pour mot. Cela doit remonter aux derniers mois ici de Gaston Dumoncel, le prédécesseur de Catherine.